Lib VI 383. 6

SUPPLEMENT

AU

SUPPLEMENT

SUR LES REMARQUES

DE LA

MUSIQUE ET DE LA DANSE

OU

LETTRES DE M.r G....

A MILORD PEMBROKE

BIBLIOTECA NAZIONALE 1872 FIRENZE

MDCCLXXIV.

LETTRE X.

Milord,

IL me ſemble que je vous entends dire quoi ! encore un ſupplément ! c'eſt donc la muſique & la danſe éternelle ! mais vous ſavez le proverbe qui dit qui a aimé aimera, & qui a bu boira. On auroit pu y ajouter qui a écrit écrira : car c'eſt une fiévre de l'eſprit : témoin le vieux Voltaire qui en fut attaqué en venant au monde & qui ne la quitera qu'au tombeau. Peut être même qu'il réprendra la plume aux champs éliſées. En ce cas là il aura bien à faire, ſur-tout s'il travaille à l'hiſtoire des heros, & des politiques, car il y a bien de grands hommes qui ſont morts ſans avoir fini leur vie. J'ai lu quelque part dans un manuſcrit arabe, que lors-

qu'une idée ſe forme en nous, elle prend auſſitôt une conſiſtance phiſique, & que par ſa création étant devenue quelque choſe, elle ne rentre plus dans le néant qui ne contient rien. C'eſt aſſez métaphiſique: mais chez les Arabes les ſavans doivent être ininteligibles, ſans quoi ils ne ſont point ſavans.

Celui-ci prétend qu'il y a un lieu de reſerve dans les champs éliſées pour les idées, où elles ſont placées par ordre chronologique. En ce cas, Milord, combien ce reſervoir doit contenir des batailles rengées qui n'ont été données qu'en ſpéculation? combien des plans, des vuës, des deſſeins ambitieux qui n'ont été qu'imaginés! combien d'amans heureux qui ne l'ont été qu'en penſée! combien de projets d'opulance, de grandeur & des richeſſes doivent ſe trouver dans ce Magaſin d'idées! l'Auteur raconte là deſſus un fait aſſez plaiſant. Il dit

qu'un

qu'un certain Roi étant devenu amoureux d'une Dame de ſa Cour, finit ſes jours ſans avoir eu le tems de la poſſeder. Aparémment qu'il mourut ſubitement: car pour ſi courte que ſoit la vie d'un Prince, il a toujours le tems de terminer une intrigue amoureuſe, d'autant plus que dans ce cas la Dame eſt toujours auſſi preſſée que lui. Il dit donc qu'un demi ſiécle après il rencontra l'ombre de ſa Maîtreſſe aux champs éliſées: comme il lui avoit juré de l'aimer au delà du tombeau, il voulut rentrer dans ſes anciennes prétentions; mais il en fut empêché par l'ombre du Palefernier de la Dame; qui s'étoit rendu amoureux d'elle une année avant le Monarque; car aux champs éliſées les premiers paſſent devant. Le Roi indigné de cet obſtacle qui s'oppoſoit à ſon bonheur lui dit, tu es fortuné Coquin de n'être qu'une ombre: car je

t'aurois fait caſſer les os. Et vous Sire lui répondit le Palefernier, vous étes bien heureux de n'avoir ni peau, ni poil; car je vous aurois étrillé ici bas comme j'étrillois la haut mes chevaux.

Vous me reprocherez peut-être encore ici mes hiſtoriettes; mais je vous en ait dit pluſieurs fois la raiſon & je vous la répéte ici. Je travaille à un ouvrage très ſombre. Si je ne faiſois proviſion d'un peu de gaïeté, je me noïerois dans une mer de réfléxions politiques auſſi triſtes que mélancoliques.

J'ai déja de l'humeur davance lorsque je penſe que je dois établir le ſiſtéme de la grande révolution qui a changé notre monde ſur le caractère de trois hommes les plus ſinguliers qui ayent jamais paru ſur la terre.

Charles XII. Prince ſanguinaire, aimant à repandre du ſang, venu au monde pour le malheur du genre humain:

main: auſſi cruel à lui même qu'aux autres, & qui entendant ſifler les balles à ſes oreilles diſoit que c'étoit la ſeule muſique qu'il aimoit: Monarque audacieux, ſacrifiant tout à une vaine gloire, & qui renverſoit des trônes pour avoir le plaiſir de les fouler aux pieds, qui donnoit des batailles exprès pour qu'on dit qu'il les avoit gagnées, & qu'à Bender faute de pouvoir commettre d'autres oſtilités déchiroit la robe du grand Viſir avec ſes éperons.

Pierre le Grand, Prince législateur mais qui en voulant donner un caractère nouveau à ſa Nation la plongea dans un abîme de malheurs, dont elle ne ſe rétirera pas ſi-tôt. Au lieu d'ouvrir la porte de ſa domination au ſiſtéme moderne, il eut bien mieux fait de la fermer à tous les cabinets de l'Europe; mais il étoit trop décidé à fonder un nouvel empire pour voir que la Ruſſie ne

pouvoit être puiſſante qu'en ſe ſéparant du reſte de l'Europe; que ſa grandeur conſiſtoit à être concentrée en elle même, & que toutes les fois qu'elle cherchera à s'étendre au loin, elle fera comme les grands fleuves, qui ſe perdent dans leurs cours.

Louis XIV. qui changea tout, qui bouleverſa tout, & qui abîma tout. Car voilà les trois pieds d'état de l'hiſtoire de ce ſiécle. Si ces trois hommes n'étoient pas nés, il eſt à préſumer que nous ſerions ce que nos ancêtres étoient; il y a trois ſiécles. Il eſt triſte pour le genre humain d'être ſubordoné à la génération de quelques individus qui n'étant que des hommes changent le ſort de l'humanité. Ne ſoyez point ſurpris, Milord, ſi dans ces lettres ſur la muſique & la danſe, je vous parle quelquefois politique. Dans la correſpondance particuliére on commen-

mence ſouvent par une choſe, & on finit preſque toujours par une autre.

Je vous préviens que je ſuis maintenant à Bologne, où je paſſerai quelques jours. Cette ville eſt le plus grand reſervoir de muſique, & de danſe qu'il y ait en Italie. Mais au moment que je vous écris, elle n'a ni muſique ni danſe. C'eſt que tous les théatres d'Italie ſont ouverts; lorſque les autres villes ſont gaïes, & enjouées, celle-ci eſt triſte, & mélancolique. Si un entrepreneur étranger venoit maintenant pour y former un Opera, à peine y trouveroit-il le moucheur de chandelles. Faute de viſages divertiſans, il faut avoir recours aux figures peintes ſur la toile. On viſite ici des tableaux depuis le matin juſqu'au ſoir. Vos Compatriotes les Anglois qui font ſemblant d'être de grands connoiſſeurs, y prennent beaucoup de peine pour apprendre par cœur les noms des grands

maîtres qui les ont peints afin de se donner ensuite le ton d'être au fait de cet art; car cette vanité entre aujourd'huy dans la décoration d'un voyageur Anglois; Tout Breton qui a galopé l'Italie, doit parler continuellement de Guido, Raphael, Michelange, & de Tissien. Il faut même en bonne regle de connoisseur les acheter, c'est-à-dire, se ruiner pour avoir dans son cabinet à Londres quelques morceaux de toiles peintes. Car plus ces piéces sont cheres, & plus on veut les avoir.

On m'a fait voir ici l'institut. C'est un vaste Magazin de curiosités plus propres à satisfaire l'orgueil qu'à contenter l'esprit. Tous les Princes de l'Europe ont contribué à cet amas des choses inutiles. Je dis inutiles parce qu'il y en a trop pour les ignorans, & pas assez pour les savans. J'y ai vu des momies d'Egipte, de crocodiles, de baleines

nes, des chiens marins, des urnes, des lampes, des clefs, & de cadenats de Romains; ce qui prouve une choſe très ſavante, c'eſt à-dire que les anciens cherchoient à y voir clair la nuit, & fermoient leur porte pendant le jour.

Comme rien ne retarde tant les progrés de l'eſprit humain que ce mélange des arts des premiers ſiécles confondues avec ceux du notre; il faudroit ſe défaire de toutes ces antiquités, pour recommencer l'empire du monde literaire. Il eſt à croire que nous en irions plus loin, ſi nous n'avions plus de ſemblables guides. C'eſt parcequ'ils ſont trop bons qu'il faudroit s'en défaire. Ils nous ôtent la premiére partie du génie, l'imagination ſans la quelle il n'y a point d'invention qui eſt le ſublime de l'art.

On en croira ce qu'on voudra; mais pour moi je crois, Milord, que

s'il n'y avoit pas eu de Raphael nous en aurions aujourd'hui. On l'a tant étudié qu'on eſt parvenu à ne pouvoir l'imiter ; c'eſt que tous les peintres modernes ſe ſont aſſervis à ſon pinceau, & qu'en fait des connoiſſances comme des vertus, l'eſclavage ôte à l'ame cette élévation qui lui fait faire des belles choſes. Il en eſt des arts comme des gouvernemens les plus libres ſont toujours les plus grands ; ceci eſt ſi exact que dans les ſciences, où nous n'avons pas eu les anciens pour guide, nous les avons ſurpaſſés. C'eſt que l'artiſte a joui, pour ainſi dire, de ſon ame, & a fait valoir toutes les facultés de ſon génie. Tant que nous aurons devant les yeux des originaux ; nous ne ferons que copies. Il eſt bien moins queſtion d'imiter que d'imaginer. En bonne loi literaire il faudroit remonter le ſiécle, c'eſt-à-dire, renverſer tout

pour

pour rétablir tout. Tandis que nous nous soumetrons aux loix des anciens, nous ne serons que des modernes. Il seroit tems de rentrer dans notre génie, dont les Grecs & les Romains nous ont privé. En qualité d'hommes ainsi qu'eux, c'est une gloire qui nous apartient comme à eux.

Cet institut est rempli de mineraux: autre étude de la nature aussi vaine qu'inutile. Monsieur Boile rémarque qu'il faut la vie d'un homme pour découvrir quelques vertus qui se trouvent dans un seul mineral; comment sera-t-elle donc assez longue pour s'instruire des qualités qui se trouvent dans une foule que ce cabinet étale aux yeux des curieux. Il y a des choses que la nature a caché aux yeux des mortels & qui le seront pour toujours.

Depuis plus de trois mille ans qu'on

qu'on travaille à ce grand œuvre, on eſt auſſi avancé que le premier jour. Quand dans un cabinet phiſique, on m'a fait voir quelques animaux diſſequés, d'inſectes, des arbres, & de plantes, & que je penſe avec fondément qu'il y a dans le fond de la mer de millions de poiſſons, dont nous ne ſavons ni la figure ni le nom, & que la terre a autant de bêtes & des végétaux dont nous ne ſommes pas mieux inſtruits; je ſuis découragé d'étudier une ſcience qui eſt encore au berceau, & qui par ſa nature ne peut point être aprofondie dans toute ſon étenduë. Je ſuis de l'avis de ce ſauvage à qui on réprochoit ſon ignorance ſur tant d'objets phiſiques, & qui répondit ſagement. *Pour moi, j'aime mieux ne ſavoir rien que de ſavoir tant de choſes confuſement.*

Il y a une autre inconvenient à cette recherche, c'eſt qu'elle detour-

ne l'eſprit d'autres plus eſſentielles. Un naturaliſte qui cherche à connoître les plantes & les pierres ne ſe connoit point ſoi même ; il paſſe ſa vie à déchifrer la nature, ſans porter ſes régards ſur le cœur humain, qui de toutes les enigmes eſt le plus grand, & il meurt ſans être inſtruit des facultés de ſon ame. Je réviens à l'inſtitut dont cette réfléxion morale m'a un peu écarté. On y trouve juſqu'à des vaiſſeaux de guerre. Cependant il n'y a qu'une petite riviére à Bologne qui à peine peut porter bateau. Mais c'eſt la maladie de ces établiſſemens de s'étendre au delà des beſoins de l' état pour les quels ils ſont fondés.

La Bibliothéque eſt compoſée de cent mille volumes. Monſieur, dis-je au gardien qui me la montroit, vous étes ici au milieu de bien d'impoſteurs. J'en ſuis d'accord, me répondit-il, mais

je

je n'ai rien à déméler avec eux. Pour éviter leur mauvais entretien, je tiens (ajoutat-il en me montrant une clef) leur langue dans ma poche. Il ſeroit peut être à ſouhaiter, Milord, que nos Auteurs modernes fuſſent comme ceux-ci gardés à vuë & qu'on les mit dans des niches pour les montrer au public ſans les ouvrir. Nous en ſerions d'autant plus ſavans que nous ne lirions pas cette foule de livres qui nous empêchent de l'être.

Bologne eſt le grand hôtel des invalides de la muſique & de la danſe; quand un *Soprano* s'eſt crévé à force de chanter, ou qu'un Cabrioleur eſt reduit aux bequilles il vient traîner ici une vie languiſſante, & meurt ſouvent vingt ans avant que de ceſſer de vivre; car le muſicien & le danſeur eſt un animal actif qui aime l'agitation, lorſqu'il eſt reduit à ſa propre exiſtance, il devient l'étre le plus malheureux

qu'il

qu'il y ait ſur la terre ; c'eſt qu'en quittant le théatre, il perd toutes les qualités qui lui faiſoient prendre part à la ſociété générale. Il devient neutre aprés avoir joué un rôle intereſſant : auſſi tombe-t-il ordinairement dans une eſpece de langueur qui le mine, & le conduit au tombeau : fruit d'une profeſſion qui étant d'abord trop gaïe finit par être très ſombre.

Le fameux Farinelli dont je vous ai parlé dans mes precédentes a choiſi cette ville. Il fait ſon ſejour ordinaire à la Campagne, où il jouit modeſtement d'une grande fortune, ce qui mérite quelque louange ; il n'eſt pas aiſé de poſſeder ſans faſte un bien qu'on à acquis ſans peine, ordinairement on le prodigue, car comme dit le proverbe : *ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour* : l'Italien ajoute à celui-ci, *che la farina del Diavolo fa cattivo pane*. Celui-

lui-ci fait du très bon pain, & une excellente chaire, & cela ſans l'oſtentation de ceux qui étant nés ſans bien jouiſſent par hazard d'une grande fortune.

J'ai vu un autre phenomène plus ſurprenant que celui de l'inſtitut. Une jeune perſonne du ſexe d'une grande famille née à V. qui ayant été Dame eſt devenue Demoiſelle. Après avoir couché ſept ans avec un homme elle a prétendu avoir mal couché, & à cauſe de cela a eu la permiſſion de découcher. On dit qu'elle a encore ce que toutes les filles diſent avoir lorsqu'elles ſe marient. Quelques uns prétendent que ſon himen n'a été qu'ébauché. C'eſt faire un pas en arriére, & vivre une autrefois, apres avoir vêcu. Je ne ſais ſi ce n'eſt pas un agrément de conſommer mal avec un premier mari, pour conſommer mieux avec un ſecond, du

moins

moins il y a le plaiſir de la nouveauté, qui en fait de ſatisfaction des ſens eſt le plus ſenſible.

On trouve dans le mariage un dégoût naturel qui juſtifie toujours la ſéparation même parmis deux Epoux qui ſemblent être nés pour vivre enſemble. Combien donc ce dégoût doit-il être plus grand à l'égard de ceux qui s'étant engagés par des vuës d'intérêts trouvent continuellement des ſujets de diviſion.

Tout Rome étoit ſurpris que le grand Scipion repudiat ſa femme d'autant plus qu'elle paroiſſoit avoir les qualités qui peuvent rendre un Epoux heureux. Pour ſe juſtifier Scipion appella pluſieurs de ſes amis à qui il montra ſon pied, voyez leur dit-il comme ce ſoulier eſt bien fait, comme il eſt juſte, comme il me chauſſe joliment; mais il n'y a aucun de vous qui ſache là où il me bleſſe.

N'en

N'en deplaiſe à ce général Romain, la juſtification n'eſt pas en place. Il n'y a aucun ſoulier qui après le mariage aille bien au pied de l'himen, s'il étoit permis de l'eſſayer auparavant, perſonne ne voudroit le chauſſer. Il en eſt du mariage comme de la maçonerie. Il n'y a que les freres qui en ſachent le ſécret. Un François qui s'étoit nouvellement marié, ſe plaignant de ſa condition à un de ſes amis qui eprouvoit le même ſort. Paix lui-dit celui-ci, n'en dites rien, quelqu'autre s'y attrapera. *Maladetto* s'écrioit un Italien qui venoit d'y être attrapé, *biſogna provarlo per ſaperlo. Prima di ſpoſare queſte Signorine, ſon modeſte, umili, dolci, dolci, che le piglioreſte con la mano. Subito che ſono maritate, diventano tanti diavoli d' Inferno. Ci vuol il Cavalier ſervente, ci vuol il Cicisbeo, ci vuol l' Amico, ci vuol l' Amante, ci vuol il*

Boia

Boia che le impicchi. Quoi qu'il en ſoit, la Dame, ou Demoiſelle dont il eſt queſtion ici, eſt d'une figure charmante. Son viſage ſans être reguliérement beau, frappe par je ne ſais quoi qui plaid. Sa taille eſt avantageuſe, elle a le port majeſtueux; mais ce que je mets audeſſus de ſa figure, eſt une belle éducation, dont elle a ſcu tirer tout le parti: choſe rare dans ſa ville, où en général celle du ſexe eſt negligée. On ne lui entend jamais proférer de ces paroles indécentes, qui ſi elles ne prouvent pas toujours qu'une femme manque de vertu, laiſſent du moins ſoupçonner qu'elle incline au vice. Elle ſoutient ſon caractère de Dame avec cette ſageſſe qui convient à la vraie nobleſſe; ce qui fait que les hommes les plus voluptueux ne peuvent pas s'empêcher de la reſpecter. Elle parle pluſieurs langues, ce qui lui a ouvert la

por-

porte à une ſorte de literature qui ne ſe trouve que dans les idiomes étrangers.

A l'égard des qualités de ſon cœur c'eſt un labyrinthe dont elle méme n'a point le fil. Depuis qu'elle ſe connoit, elle ne ſait pas ſi elle doit aimer, ou être indiférente, ce qui prouve qu'elle l'eſt. Car lorſqu'on peut délibérer ſur un penchant qui force toujours notre réfléxion, c'eſt une marque d'inſenſibilité. Alors malheur à tout homme qui prend de l'inclination pour une telle femme, ſur tout lorſqu'elle eſt belle, parcequ'en amour elle a l'avantage d'agir de ſang froid; car elle peut être coquette impunement: autre malheur pour l'amant qui n'a pas de quoi ſe venger; car de toutes les peines que peut ſoufrir un homme amoureux, la plus grande eſt celle d'avoir à faire à une femme qui pretend être aimée ſans

ai-

aimer. Le bon Dieu veuille que quelque vilain magot ne venge pas tant d'aimables Cavaliers qui juſqu'ici ont ſoupiré en vain pour elle. Il y a dans le ſexe une meſure d'indiférance après la quelle tout eſt ſenſibilité. Alors on voit naître des paſſions très fortes chez des femmes qui paroiſſent être nées ſans paſſion. Le mal eſt qu'il ſemble qu'il y ait une punition faite exprès pour ces belles inſenſibles, qui ſervent d'exemple à leur ſexe. Je ſouhaite que celle-ci ſoit un exception à la regle; car ce ſeroit dommage qu'une aimable femme ſe jettat dans les bras d'un vilain homme.

Il y a une autre Dame de la même ville qui couchoit mal, & qui a pris auſſi le parti de découcher; mais elle n' eſt pas dévenue Demoiſelle: celle-ci avoüe qu'elle a perdu ce qui fait qu'on l'eſt. On doit lui tenir compte

de

de ſa bonne foi; car pour faire un pas en arriére dans le mariage, il faut declarer que le mari n'a pu faire un pas en avant. Ce qui pour l'ordinaire eſt très dificile à prouver; mais lorſqu'on eſt d'accord de ſe ſéparer, on l'eſt bientôt ſur les preuves. J'ai connu une femme en Italie qui avoit eu ſix enfans de ſon mariage & qui trouva le moyen de ſe ſéparer de ſon mari pour cauſe d'impuiſſance.

Cette ſeconde eſt douée d'une grande beauté, la nature lui a prodigué tous les charmes. Il eſt dificile de trouver tant de perfection réunies dans une même perſonne, on ne ſauroit la voir ſans l'aimer, & on ne ſauroit l'aimer ſans être malheureux. Elle régarde tous les hommes qui l'aprôchent comme autant d'acteurs qui doivent remplir un rôle pour la divertir. Née avec un caractère gai & enjoué elle fait ſervir

les

les paſſions de l'autre ſexe à ſon amuſement. Il faut la divertir, ſi on veut être de ſa ſociété: rôle dificile à remplir auprès d'une belle femme qui en inſpirant de l'amour, prévient la gaïeté. Elle ſe donna une commédie l'année paſſée avec un Seigneur Ruſſe qui mérite de paſſer à la poſterité. Celui-ci la vit & l'aima. Le Cavalier étoit bienfait d'une figure aimable, & avoit le ton de la bonne compagnie. Un eſprit aiſé & liant lui ſervoit de récommendation. Il parla de ſon amour à quelqu'un qui étoit auprès de la Dame; mais on lui répondit qu'elle ne vouloit donner ſon cœur que par devant notaire; en un mot qu'il falloit épouſer; c'eſt quelquefois un peu embaraſſant, ſur-tout lorſqu'on eſt déja marié & le Ruſſe l'étoit; mais il l'oublia, comme on fait toujours dans ces occaſions; car en amour on n'a que la moitie de ſa mémoire; on ne ſe reſ-

ſouvient que de l'objet dont on va jouir, & non point de celui dont on a joui. Il fut queſtion d'un rendez-vous pour ſigner le contrat, on ſe vit, & on arrangea les premiers articles. Le Ruſſe vouloit bien conſommer d'abord, car c'étoit-là ſon but, mais il avoit encore bien du chemin à faire pour arriver à la conſommation.

Nota bene. Milord, que pour célébrer cet himen, il falloit tuer ſeulement deux perſonnes. Le mari de la femme, & la femme du mari. Comme l'amour eſt très ingenieux; le Ruſſe imagina de ſe défaire de la ſienne en détail. Il ſuppoſa des lettres de Peterbourg qui la faiſoient mourir périodiquement. Le premier courier aporta la nouvelle qu'elle étoit en conſomption, le ſecond qu'elle avoit une fiévre lente, la troiſiéme que la maladie faiſoit des progrés conſiderables, la quatriéme qu'il

n'y

n'y avoit plus d'eſpérance, la cinquiéme qu'elle étoit à l'agonie, & la ſixiéme qu'elle avoit paſſé à une autre vie ; mais il falloit un extrait mortuaire dans les formes, & cette piéce n'arrivoit point ; ce qui acrocha l'himen ainſi que la poſſeſſion. Alors le Ruſſe ſe replia d'un autre côté. Il fit une promeſſe de mariage à la Dame pour être rempli par celle qui la préſenteroit, invention nouvelle en amour ; car on connoiſſoit bien les billets dans le commerce payables au porteur, mais non point les promeſſes de mariages à celle qui préſenteroit ; mais il y a déja quelque tems que les Ruſſes font des traités nouveaux tant en politique qu'en amour.

A l'égard de cette belle Dame gaïe & enjouée telle que je viens de vous la repréſenter, elle a quitté toutes les compagnies, parceque des raiſons domeſtiques l'ont obligée de quitter celui à

qui elle étoit unie. Paſſe qu'elle ſe ſoit ſéparée de ſon mari. Mais pourquoi ſe ſéparer du reſte du genre humain. Une belle femme eſt un ouvrage rare que la nature fait dificilément. Plus elle a des perfections, & plus elle doit au monde dans le quel elle vit; s'en ſéparer eſt un crime de leze-ſociété. Les inconvéniens de la vie particuliére ne doivent point prendre ſur la générale. C'eſt ſe montrer trop ſenſible aux petites choſes que de leur ſacrifier les grandes convenances. Il eſt établi qu'il faut ſe voir, ſe viſiter, ſe parler, ſe rencontrer, ſe ſaluer, ſe trouver aux foires, aux promenades, & aux ſpéctacles, ſe complimenter, ſe féliciter, ſe condoler. Il eſt vrai que tout cela n'eſt que la fauſſe monnoye de la vie civile; mais nous n'en avons pas de meilleure. C'eſt donc une néceſſité de nous ſervir de celle-ci, en attendant que ceux

qui

qui viendront après nous, en trouvent une qui ait un peu plus de valeur intrinseque.

Je vous fais part d'une avanture galante qui vous divertira plus que les ariettes & les ballets, que je vous ai annoncé dans ma correspondance. Il arriva avant-hier dans l'Auberge, où je suis logé, une petite chanteuse Romaine qui alloit à Milan pour y faire valoir son talent sur le Théatre.

Après avoir vu ce qu'il y a à voir à Bologne, elle alloit partir, & étoit prête de monter en chaise. Lorsqu'il arriva trois étrangers de diférentes Nations, un Milord Anglois, un Espagnol, & un François, alors notre chanteuse se trouva afatiguée, & voulut se répoſer quelques jours; car les chemins de Rome à Bologne, à ce qu'elle disoit, étoient tuans.

Ces Messieurs qui l'avoient d'abord entrevuë, démanderent à lui faire une

viſite, & comme elle étoit vive & enjouée, ils ne manquerent pas de s'en rendre amoureux. Dans les voyages ces rencontres paſſent pour de bonnes fortunes. On propoſa de ſouper enſemble, & la propoſition fut acceptée. Pendant le repas il ſe dit de part & d'autre beaucoup de jolies choſes qui ne ſe trouvent pas dans la bible. Ce fut entre la poire, & le fromage que les grandes déclarations d'amour ſe firent.

Dans le cas de concurrence une *Virtuoſa* ne doit ſe rendre qu'au plus offrant & dernier encheriſſeur: c'eſt une regle de Théatre inviolable parmi les chanteuſes: & la petite Romaine n'étoit pas femme à y déroger. Meſſieurs, leur dit-elle, faiſons les choſes dans les regles, que chacun de vous mette ſes offres par écrit, & je verrai à me décider. La propoſition fut acceptée & le lendemain elle trouva ces trois billets doux ſur la toilette. Le

Le premier étoit du Milord qui s'exprimoit ainſi.

Mademoiſelle.

„ J'ai beſoin d'une petite fille qui „ me faſſe un petit garçon; car j'ai de „ grands biens, & point d'héritiers, „ je vous choiſis pour cela. Miledi ne „ ſait faire que du thé, & j'ai beſoin „ d'une perſonne comme vous qui ſa- „ che faire autre choſe.

„ Au reſte je ne ſais point faire „ l'amour. Mes guinées ſont des am- „ baſſadeurs que je depéche vers ces jo- „ lies femmes pour aplanir toutes les „ dificultés. Je vous avertis qu'en fait „ d'intrigues galantes je ſuis un vrai „ poſtilion. Je vais à toute bride dans le „ païs de Cyterre. Si vous étes auſſi „ preſſée que moi, nous commencerons „ par la fin.

Apoſtille.

Je vous prie de me dire ſi vous envoyez vos amans à Montpellier, car comme j'ai beaucoup de médailles, & de tableaux à voir, je n'ai pas le tems d'entreprendre ce voyage.

L'ESPAGNOL

Mademoiſelle.

De toutes les étoiles qui brillent dans le firmament vous êtes la plus brillante. Vos yeux ſont deux ſoleils, qui éclairent le monde, & votre viſage eſt la plus belle Lune qu'on ait jamais vu dans le ciel. Depuis que je vous ai vu, mon cœur eſt dévenu un tiſon ardent qui conſomme dans les flammes de mes deſirs. Je vous reſpecte trop pour

vous

vous démander d'abord vos faveurs. Nous irons le petit pas en amour, il me ſuffit que dans dix ans j'aie gagné votre cœur, & qu'à la fin de ce ſiécle j'aie le bonheur de vous poſſeder. En attendant cette félicité après la quelle je ſoupire, je vous prie d' accepter mille doublons.

LE FRANCOIS

Mademoiſelle.

Je n'ai qu'un louis d'or, avec le quel il faut que je me rende à Florence, moi, mon cheval, un chien & un vallet. Cependant je vous l'offre, car je me contenterai de mourir de faim ſur la route pourvu que je faſſe un bon repas avec vous ce ſoir après ſouper. Au reſte ſi mon petit bidet vous accomode, il eſt à vos ordres. Il trote jo-

liment & mange bien l'avoine. La ſelle n'eſt pas des meilleurs, mais je la ferai raccomoder par mon laquais Criquet avant d'avoir l'honneur de vous la préſenter. Adieu ſans reſerve. Diſpoſez de celui dont la bourſe eſt vuide, mais qui a le cœur plein du deſir de vous poſſeder,

Il ne vous ſera plus dificile, Milord, de deviner le quel de ces trois ſoupirans l'emporta. Les doublons de l'Eſpagnol eurent la préférence. Depuis que ces gens là ont découvert le Perou, ils ſont de grans progrés en amour.

LETTRE XI.

Milord.

FLorence où je me trouve actuellement fournit un vaſte champ de réfléxions à un philoſophe politique. En entrant dans cette ville on découvre à ſes monumens qu'elle a apartenu à des Princes amis des beaux Arts. Les Médicis forment la troiſiéme époque de la révolution qui s'eſt faite dans l'eſprit humain. Il eſt beau de voir une famille de citoyens s'éléver au deſſus des plus grands Rois de l'univers. L'Europe lui doit ce génie ſupérieur qui la diſtingue aujourd'huy des trois autres parties de la terre.

Les Grecs & les Romains n'étoient plus. Les âges barbares avoient ſuccedé aux ſiécles ſavans & lumineux.

Des ténébres épaiſſes s'étoient répandues de nouveau ſur la ſurface de la terre. Les hommes ne ſavoient plus ni lire, ni écrire. Rome chrêtienne avoit bien cherché à conſerver le feu ſacré du ſavoir ; mais les Papes eux-mêmes n'étoient pas aſſez éclairés pour rendre la lumiére au monde. Le genre humain languiſſoit depuis plus de quinze cent ans dans cet état d'ignorance (car Charles Magne n'avoit fait qu'éfleurer les arts) lorſque ces citoyens jetterent les nouveaux fondémens de l'empire du ſavoir, c'eſt un ſpéctacle nouveau par la terre de voir quelques hommes obſcurs ſortir du ſein de la médiocrité, changer la face de la terre.

Je réviens à la muſique & à la danſe que j'ai perdu de vuë. On donne ici l'Opera de Télémaque. Monſieur de Fénélon avoit traité ce morceau d'hiſtoire avec toute la force du poëme

me épique. Lorſqu'un ſujet a été épuiſé, on doit l'abandonner. Il n'eſt plus tems de le mettre au Théatre, encore moins en muſique: Il y a toujours à perdre pour lui, lorſqu'on le manie de nouveau; d'autant plus que le Télémaque étant une leçon aux Rois, ne doit pas dévenir une école d'amour. Sa paſſion pour la Nymphe Eucharis, & celle de la Déeſſe Calypſo pour lui ne forme qu'un incident. Le principal objet de ſes voyages eſt de s'inſtruire ſur la ſcience du gouvernement. Voilà le vrai Télémaque & non pas celui qui ſejourne dans l'Isle de Calypſo: Il eſt vrai que Minerve l'y fait deſcendre pour lui aprendre l'empire que l'amour a ſur le cœur, & combien cette foibleſſe a de force ſur nos ames, lorsqu'elle n'eſt pas dominée par la vertu, ce qui forme une ſimple épiſode. Mais Meſſieurs les Poëtes Italiens ont une regle diférante,

lors-

lorſqu'ils veulent donner une piéce théatrale, ils jettent leurs régards ſur l'empire du monde litéraire, s'ils découvrent un ſujet qui n'a pas été manié, ils le ſaiſiſſent ſans trop chercher, s'il eſt ſaiſiſable; n'importe qu'il ne rempliſſe pas le premier plan de l'hiſtoire, pourvu qu'il ſoit nouveau ſur la ſcéne.

La muſique de ce Télémaque eſt ce qu'on appelle en françois *un pot pourri*. Il n'y a guere que le récitatif qui ſoit du compoſiteur. On a mis, pour m'exprimer ainſi, un Maſque au viſage de cet Opera. *Il Sig. Ferdinando Tenducci, e la Sig. Caterina Buonafini* y font les premiers rôles. Je n'aurois pas voulu que Télémaque fut Eunuque; car s'il l'eut été il n'auroit pas eu cette forte paſſion qui le retint dans cette Isle.

Mademoiſelle Buonafini qui repréſen-

ſente Eucharis, chante avec cette confiance d'une Nymphe élévée dans une Cour.

Le fils d'Ulyſſe a pris cet Opera au pied de la lettre. Il s'eſt rendu réellement amoureux d'Eucharis, mais on préſume qu'elle n'a pas voulu de ce ſouverain poſtiche. Il y a déja quelque tems que les *Virtuoſi* à voix claire deviennent les très humbles eſclaves des premiéres chanteuſes. Ils ignorent que celles-ci en fait d'intrigues galantes ont adopté pour maxime ces vers de Regnard.

*J'aime un amour fondé ſur un bon Coffre * fort.*

Et les Eunuques n'ont ni Coffre, ni Clef.

C'eſt ce même Tenducci qui s'engagea dans l'himen ſans en avoir la valeur. Il devint Epoux par l'endroit que les hommes ceſſent de l'être. Si

les

* *Hector dans le joueur.*

les Eunuques ſe marioient, il y auroit un double vuide dans la propagation ; car outre qu'ils n'auroient point d'enfans, ils empêcheroient les femmes d'en avoir.

Lorſque la Muſique Italienne commençoit à être à la mode en Angleterre, un *Soprano* ſe maria avec une chanteuſe du Théatre de Haymarket. La *Virtuoſa* deux mois après le mariage déclara à l'Epoux qu'elle étoit enceinte de ſes œuvres. *Cara Conſorte*, lui-dit le *Soprano*, *queſta non me l' aſpettavo*. *Nulladimeno* ajouta-t-il, *ſi vede oggi tante coſe ſtraordinarie ne' Matrimonj, che ſi puol vedere anche queſta*. *Tuttavia*, ajouta-t-il, *ſe partorirete un maſchio, che ſia Eunuco, l' adotterò per mio figlio*. Elle acoucha d'un mâle qui n'étoit pas Eunuque. *Fedeliſſima Spoſa*, lui-dit alors le muſicien, *voi vedete bene, che non è mio, perchè non poſſo dare a un altro quel che io non ho*.

Ces

Ces ſortes d'hommes ne ſont pas fait pour le mariage, mais ſeulement pour faire goûter quelques petites douceurs aux femmes mariées. C'eſt qu'ils ont le contrepoiſon des indiſpoſitions de l'amour. On peut les comparer à ces ſerpens dont la morſure n'eſt pas venimeuſe.

Je ne vous dirai rien des talents de ce Tenducci que vous connoiſſez. Il y a pluſieurs partis ſur la maniére de chanter, quelques uns prétendent que s'il menageoit ſa voix & qu'il ne la forçat pas en voulant la rendre plus ſonore, il en chanteroit mieux, mais ce n'eſt peut-être qu'une prévention, car en fait de champ vous ſavez, Milord, que chacun a la ſienne. Ce même Tenducci *Virtuoſo* devant aller chanter ce carneval au Théatre de Milan, un certain *Colla*, qui s'eſt collé auprés de la *Baſtardina* & qui fait la muſique

de

de l'Opera, lui écrivit ces jours passés pour lui démander la qualité & le nombre de ses cordes. On fait ordinairement cette demande à des musiciens qui ne sont pas connus ; mais lorsque leur réputation est établie, on doit connoître l'étendue de leur voix.

Tenducci un peu surpris de cette demande, qui lui sembloit un mepris, en fit part à un Poëte Florentin, qui fit aussitôt ce Sonnet.

SO-

SONETTO.

Dunque tu vuoi ſaper la qualità,
Colla, delle mie corde, e quante io n'ho,
Per adattare il meglio che ſi può
La muſica alla mia capacità?

A prima viſta ſenza andar più in là
La coſa a eſaminar, quale io mi fo
Da ognun in tuo favor dirmi udirò,
Che tu mi fai finezza, e carità;

Ma ſiccome io credea, ch' anche coſtì
Il nome mio non s' ignoraſſe affè,
Che piccato riſpondoti così.

Le ho tutte fuori d' una, e quella ell' è,
Con la quale io ſoſpiro, e notte, e dì,
Un giorno di veder impiccar te.

Il y a des grands cœurs dans le Télémaque. Le Duc de Modene aujourd'huy régnant les avoit introduis autrefois à ſa Cour, parceque Madame d'Orleans qui les avoit entendus au Palais Royal, avoit cherché à les introduire pour mettre ſon Théatre à la Françoiſe; mais ils n'ont jamais reuſſi en Italie faute de chanteurs. Il faut un grand nombre de voix pour former un grand cœur, & quand les entrepreneurs d'Opera en cachent dix, ou douze derriére les couliſſes, ils croient rendre les Opera très-brillants. Ils diſent que les cœurs françois ſont trop pleins. Les cœurs ſervent ordinairement aux acclamations, aux fêtes, ou aux réjouiſſances publiques. Or c'eſt toujours de leur nombre que depend leur perfection.

Le grand ballet eſt dans le même plan de celui de ſemi-amis, c'eſt-à-dire héroique; car comme vous l'avez

déja

déja vu, les Novers & les Angiolini ont donné une tournure ſérieuſe à la ſcéne danſante : De tous les étres qui exiſtent ſur la terre, il n'en eſt peut-être aucuns, comme on l'a déja dit, de moins propres à repréſenter un caractère héroique en danſe que les Italiens : au milieu de la plus grande cataſtrophe théatrale ils conſervent des traits commiques.

Un Eſpagnol diſoit fort plaiſament, que tous les *Orphées*, les *Jaſons*, les *Medées*, & les *Agamenons* danſans, qu'il avoit vus en Italie étoient autant de Polichinels traveſtis en Heros. Il eſt vrai qui Monſieur Veſtri eſt Florentin. On peut conſiderer ce danſeur comme une exception à la regle générale & c'eſt à cauſe de la même qu'elle eſt regle. Depuis le rétabliſſement des Théatres, c'eſt le ſeul Italien qui ait reuſſi dans la danſe grave, ſérieuſe, &

ſou-

ſoutenuë. Je vous en ai dit ailleurs la raiſon, c'eſt que les Italiens n'ont point de bras, & qu'ils n'en acquereront jamais: De ce côté-là on peut les régarder comme ſtropiés, & on ne leur donnera jamais ce qu'ils n'ont pas en naiſſant. La nature eſt le meilleur maître de danſe; il faut la conſulter pour cet art comme pour tous les autres: c'eſt elle qui fait le pantomime, comme le peintre. Il eſt vrai qu'il n'eſt queſtion ici que d'un mouvement méchanique du corps; mais ce méchanique apartient à la nature comme celui de l'imagination.

Admettez deux jeunes Demoiſelles dans une aſſemblée avant qu'elles ayent apris à danſer, que l'une ſoit Françoiſe, & l'autre Italienne. Il eſt certain que la premiére ſe préſentera avec plus de grace: que la ſeconde. Voilà donc la nature qui s'eſt déclarée en faveur de

cel-

celle-là, & on ſait qu'il vaut mieux une once de nature, qu'une livre d'art. Je ne dis point qu'un Italien, ou une Italienne ne puiſſe acquerir des graces en danſant, mais ſeulement qu'elles ſont plus rares chez cette Nation, que chez la Françoiſe.

LETTRE XII.

Milord.

JE ferai encore quelque ſejour à Florence, d'où j'irai à Rome, & à Naples & réviendrai enſuite à Veniſe, où je fais compte d'établir mon domicile. Vous m'en démanderez ſans doute la raiſon. Je vais vous la dire. Lorſqu'on eſt parvenu à cette âge, où les paſſions amorties ne tracent plus à l'imagination que des tableaux foibles, & languiſſans; il faut choiſir une ville, où la ſociété ſoit moins tumultueuſe. Paris eſt trop bruyant. Au milieu de la retraite même, on y voit un monde actif, qui s'élance, s'agite de toutes parts, dont la décoration, la grandeur, l'éclat forme un ſpectacle des plus remuans. Il vaudroit mieux être mort, que de vivre

au

au milieu d'une ſociété exiſtante qui nous n' exiſtons plus.

Votre Londres eſt noir. La nature y eſt dans un état de criſe. Les élémens ſont la guerre aux hommes. Tout eſt ſombre au milieu de vous juſques à votre gaïeté. Vous ne vivez point, vous attendez la mort, & quand elle n'arrive pas aſſez-tôt pour vous délivrer de cet état malheureux, vous vous la donnez. D'ailleurs, il faut être riche pour vivre dans une ville, où avec de grands biens perſonne n'a de fortune. Au travers de cette mélancolie qui afflige la nation, l'étranger eſt forcé à un luxe couteux. Il y a moins de décoration à Veniſe que dans aucune capitale du monde. La ſociété générale eſt plus unie. Les grands y reſſemblent au peuple. L'or & l'argent y frappent moins les yeux. La bigarrure des habits y eſt preſque inconnue. On n'y voit point de ces chars

de triomphe attellés magnifiquement à des chevaux danois qui dans les autres capitales élévent la nobléſſe au deſſus des citoyens; ce qui leur rapelle à chaque inſtant leur condition. Lorſqu'on a des viſites, ou quelque promenade à faire, on deſcend dans une Gondole. Permettez-moi, Milord, de m'arrêter ici un moment. Les auteurs qui ont publié le faſte du ſiécle, nous parlent beaucoup des caroſſes ſuperbes de Paris & de Londres. Il faut donc vous donner une idée de cet équipage maritime. La Gondole eſt une eſpéce de ſepulcre tendu en noir, où l'on s'enſevelit pendant le tems qu'on ſe tranſporte d'un lieu à un autre; il ne faut pas vous imaginer; cependant que ce tombeau ambulant ne renferme que des morts; les hommes & les femmes qui s'y enterrent, ſont très vivantes. Bien loin que les Gondoles ſoient des re-

duits

duits mortuaires, on assure au contraire qu'ils sont propres à la génération. Du moins les naturalistes prétendent que dans le grand canal il y nait quelque chose de plus que des poissons. J'ai une historiette toute prête pour vous le prouver. Je ne vous la garantis pas bien exacte. C'est sans doute un de ses comtes, dont les Italiens disent = *se non è vero, è ben trovato* = mais elle servira au moins à vous convaincre que les Gondoles Venitiennes ne voiturent pas des cadavres.

On dit qu'un Gentilhomme François étant venu s'établir dans cette capitale avec son Epouse, qui étoit jeune & jolie, la Dame pour se mettre à la mode du païs, prit un *Cavalier Servente*. Comme la maison où elle logeoit n'étoit pas commode pour s'entretenir, ils alloient souvent en Gondole pour être plus en liberté. Au bout de neuf mois

de ces petits entretiens maritimes, la Dame Françoiſe accoucha d'un enfant mort qui avoit une queuë ſemblable à celle d'une Syréne. Le mari ſurpris de ce phénoméne, envoya chercher un médecin pour qu'il le lui explicat. Le docteur après avoir examiné le nouveau né, lui dit, *queſto è un figlio del noſtro Mare Adriatico*. Comment morbleu Monſieur, dit le François en colére; eſt ce que votre Adriatique accouche? *Non partoriſce, ma da alle Signore certe convenienze per partorire*. Allez vous-en au diable, réprit-il, vous, l'Adriatique & *le convenienze*. Puis ſe tournant vers l'accouchée qui étoit au lit dans la même chambre, lui-dit, il faut démenager; car ſi je réſtois à Veniſe, vous me donneriez une Syréne tous les ans. Il y a bien eu des hommes extraordinaires dans ma famille; mais jamais des poiſſons.

Quoi-

Quoiqu'il en ſoit, un de vos Compatriotes qui a fait quelque ſejour dans cette ville, croit que la Gondole Venitienne eſt admirable pour empécher qu'un Cavalier dans un diſcours galant ne demeure court auprès d'une jolie femme. Il prétend qu'un reduit de huit pieds de long ſur quatre de large fait en forme de lit à tombeau, eſt plus propre à ſatisfaire une intrigue d'amour, qu'un grand apartément, où l'on a trop de commodités, pour y être à ſon aiſe.

Dans la vûë de ſe rendre utile au genre humain, il ſe propoſe de faire imprimer un ouvrage intitulé *la Gondola propaganda*, dans le quel il y aura une ſavante diſſertation pour démontrer que dans l'attitude jacente & presque couchée, où ſe trouvent un homme & une femme, les eſprits animaux ont plus d'activité pour ſe porter du

cœur aux extremités du corps, & que pour peu qu'il reſte de vigueur naturelle à deux amans, le mouvément reglé & progreſſif des vagues leur donne tout juſte l'action qu'il faut pour achever de les rendre heureux.

Et afin que cet ouvrage ait toute l'autenticité poſſible, l'auteur ſe propoſe de prendre ſes atteſtats du fameux Pietro M... ſans contredit le ſeigneur le plus galand de la République; juge très-compétant, & qu'on peut régarder comme *Maître és Arts* dans cette partie de la phiſique expérimentale.

On a déja fait quelques eſſais à Londres qui ont très bien reuſſi. Et ſi cette ſavante diſſertation perce juſqu'à Paris, il eſt à préſumer qu'on y établira des Gondoles ſur la Seine, d'autant plus que les François à force de petits ſoupers avec les filles de l'Opera ſont vieux & caſſés à l'âge de vingt

vingt cinq ans, & qu'ils ont beſoin d'un nouveau reſſort pour remonter leur machines.

Je réviens à mon ſejour à Veniſe. C'eſt un avantage lorſqu'on n'exiſte que machinalement, de vivre dans une ville, où l'on peut reſter ſix mois de l'année ſans exiſter perſonellement. C'eſt la ſeule ville de l'univers, où l'on eſt le maître de s'abſenter ſans quitter le local.

Voici comme je m'arrange lorſque je ſuis à Veniſe. J'achette un viſage au commencement d'octobre qui me ſert juſques au mois de mars. A la faveur de celui-ci je parcours les théatres, les places publiques & les ſpéctacles, où je me trouve *incognito* au milieu de ceux qui me connoiſſent particuliérement. Cet *incognito* a un autre avantage; c'eſt qu'on peut ſe paſſer de titre, & de nom. Il n'eſt plus queſtion alors d'*Antoine*,

ou de *François*, mais de *Signora Maſchera*; dénomination qui ſert pour la plus grande partie de la nation.

On peut régarder comme un avantage de n'être point confondu, au moins pour un tems avec le nom des mortels qui deshonnorent la ſociété. C'eſt en quelque façon ſortir de la lie du peuple.

J'ai connu un honnete Gentilhomme à Paris appellé *Pierre* qui ſe défit de ſon nom, parceque un *Pierre* fut rompu vif en place de *Greve* pour crime d'aſſaſſinat. Il ſe fit nommer *Jean*; mais il le quitta preſque auſſitôt, car *Jean* qui étoit un voleur, fut pendu dans la même place. Il ſe retrancha ſur le nom de *Paul*, qui ne fut pas plus heureux; attendu que *Paul* fut foüeté & marqué par la main du Boureau deux jours après. Alors il prit le parti de ſe faire nommer *Louis*, eſperant que ce nom

Royal

Royal jouiroit de quelque prérogative ; mais il ſçut que les Galeres de France étoient remplies des *Louis* pour avoir voulu rogner les louis d'or. Enfin aprés avoir parcouru tous les diférens noms, & les avoir trouvés tous fletris, il reſolut de n'en porter aucun, & de ſe faire appeller Monſieur *tout-court*. On lui répréſenta que ſous cette dénomination équivoque il ne pourroit exercer aucune charge publique. A la bonne heure répondit-il, j'en aurai moins d'embaras ; Il ſe mettoit par-là dans le cas de ſe fermer la porte au mariage : tant mieux, je ſerai delivré de la tentation de m'unir à une femme ; on ajouta qu'il ne pourroit point teſter : autre avantage réprit-il, je n'aurai pas le chagrin pendant ma vie de ſavoir que j'aurai un héritier après ma mort.

Les Caſtillians qui ſont aſſez orgueilleux pour croire qu'un Eſpagnol

vaille ſix hommes, portent pour l'ordinaire une demie douzaine de noms: outre cette vanité, il faut qu'ils croient que dans le nombre de ceux qui les auront portés, il s'en trouve quelqu'un qui ne ſoit pas mort ſur un échafaut.

Au mois de mars, je réprens ma figure que je porte juſqu'au mois de juin, où je fais encore la dépenſe d'un nouveau viſage que je mets environ vingt cinq jours; ce qui fait entre les fêtes des Saints, les morts des Doges & des Procurateurs de Saint Marc à peu près la moitié de l'année.

Lorſque je ſuis *moi*, & non plus *Signora Maſchera* je choiſis un autre genre de vie. Voici ma ſeconde marche. Je vais tous les ſamedis à *la Pietà*, où j'achette pour deux ſols de muſique, dont la ſimphonie & le chant, comme je vous ai dit dans ma premiére lettre, me donne preſque toujours envie de

dan-

danſer, ce qui prouve qu'elle me rend fort gai. Le dimanche je fais la même dépenſe aux *Incurables*, & ainſi alternativement des autres hôpitaux en muſique.

Lorſqu'il eſt nuit, je vais me promener à *Saint Marc*, où je vois dans l'obſcurité des femmes parées qui ſortent de leur toilette; car on ne s'habille ici que lorſqu'on eſt prêt à ſe coucher ailleurs. Une belle & le ſoleil ne doivent jamais ſe rencontrer ſur cette place. Les Dames à Veniſe ſont *incognito* tout le jour, pour être en public le reſte de la ſoirée. Un Allemand diſoit que les Venitiennes étoient *des belles de nuit*. N'en deplaiſe à cet Allemand, il y a auſſi *des belles de jour*. Je pourrois vous en citer un aſſez grand nombre, ſi je ne craignois de paſſer pour indiſcret auprès de celles qui ne le ſont pas.

De la place je me rends au caffé de la *Riva Saint Moiſe* qui eſt le rendez-vous des Dames qui veulent ſe rafraichir, où j'acheve de paſſer en revuë les charmes qui m'ont échapé à *Saint Marc*. Enſuite je parcours les caſins.

Si j'écrivois à un Chinois, il me faudroit bien des affaires pour lui faire entendre pour quoi les Seigneurs, & les Dames Venitiennes quittent leur ſuperbes palais pour ſe raſſembler dans de petits reduits qui reſſemblent plus à de cabinets, qu'à de maiſons. On y joua d'abord; mais aujourd'hui on ne s'y amuſe pas entiérement à y méler des cartes. Les naturaliſtes prétendent que depuis l'inſtitution des caſins la population venitienne a augmenté d'un cinquiéme. C'eſt qu'il y a de prodigieux dans cet établiſſement; c'eſt que des femmes qui étoient ſtériles dans

des

des grands apartémens meublés en damas, ſont dévenues fécondes dans des petites chambres garnies en toile. Il eſt vrai que ces caſins ſont ſi petits, ſi commodes, ſi reunis, que les hommes, & les femmes s'y voient de ſi près, qu'il eſt impoſſible que la propagation n'y gagne. On y eſt ſans jaloux, ſans doméſtiques, éloigné de la vuë des importuns. Or d'un amour paiſible, à une jouiſſance tranquille il n'y a gueres d'autre diférence que celle d'un canapé, & ce meuble ſe trouve toujours dans ces reduits; il eſt même ſi commode, ſi large, & ſi étendu qu'on le prendroit pour un lit de parade. C'eſt aujourd'hui une queſtion de droit moral dans la République de ſavoir, ſi le canapé fut fait d'abord pour le caſin, ou ſi le caſin a été fait depuis pour le canapé.

Je fréquentois autrefois une épi-

cé-

cérie, où s'assembloit reguliérement tous les soirs une espéce de senat litéraire qui prononçoit gravement sur les objets les plus interessans des sciences. Il y avoit toujours là quelque orateur qui présidoit aux décisions, & qui ne quittoit la parole qu'au moment que l'assemblée se rompoit. Mais je m'aperçus que la thériaque m'affectoit, & que l'odeur du sené & de la rhubarbe me donnoit des émotions dans le bas ventre. Ainsi je resolus de n'y rentrer que lorsque j'aurois envie de me purger.

J'évitois sur tout la célébre boutique de caffé *in Merceria*, où se rendent tous les soirs les hommes illustres de la République. A mon arrivée j'y allai d'abord pour y prendre mon chocolat, où je découvris plusieurs lettres sans lettres. Je ne dis point, Milord, que cette assemblée ne contienne point des savans, mais seulement qu'il en est

plu-

plusieurs qui font semblant de l'être.

Au milieu de cette liberté, il y a deux étiquettes à Venise dont il faut qu'un étranger soit instruit. Par exemple, il doit savoir que les ambassadeurs à leur arrivée dans cette ville sont attaqués d'une maladie politique qui tire sa source des intérêts des princes, & que cette maladie est plus ou moins contagieuse dans la proportion de la puissance des couronnes qu'ils répréſentent; ainsi il ne peut les frequenter & voir en même tems la noblesse sans faire quarantaine; ce qui est très incommode pour la société civile.

A l'égard des envoyés du second ordre, & des consuls, comme ce sont de petits corps politiques qui n'ont pas assez de constitution pour être malades; il peut les voir sans se rendre suspect à l'état.

La seconde est un peu plus embarras-

raſſante. Il eſt défendu de s'entretenir ouvertément des affaires d'état, & des intérêts des couronnes ; ce qui gêne beaucoup les politiques de caffé qui faute d'être inſtruits ſur l'état préſent de l'Europe, ſont ſouvent obligés de s'aller coucher ſans ſavoir *comment va le monde* : inconvenient d'autant plus dangereux pour la ſanté, qu'un ſpéculatif en dernier lieu n'ayant pu débiter publiquément des faits qui intereſſoient la République générale, qu'il aſſuroit tenir de la premiére main, il ſe forma en lui un engorgément des nouvelles qui lui cauſerent une hidropiſie politique, dont il mourut.

Pour éviter de perir par une ſemblable enflure, un ſpéculatif & moi avions imaginé une maniére de parler politique pour nous entendre ſans être entendus : de maniére que nous pouvions nous exprimer librement ſur les affaires

les

les plus intereſſantes de l'Europe.

On dit que dans les Indes il y a une ſorte d'oiſeau qui s'eſt formé un croaſſement que ceux de ſon eſpéce peuvent comprendre. C'eſt preciſément notre cas : ſi on ne connoit notre chifre, on ne peut nous déchifrer.

La ſcéne de nos réfléxions ſe paſſoit dans un caffé ſur la place *Saint Marc*, où ſe rendoient tous les ſoirs les plus profonds politiques de la République.

Si en entrant dans la boutique, après y avoir pris nos places, & nous être aſſis, nous reſtions dans notre état naturel ſans faire ni grimaces, ni contorſions; cela vouloit dire que les affaires de l'Europe étoient dans le même état, où elles ſe trouvoient l'ordinaire paſſé.

Si lui ou moi froiſſions un peu le

front;

front : cela vouloit dire qu'il y avoit eu quelque petite eſcaramouche entre les deux armées qui ſont maintenant en campagne.

Mais ſi ſes traits s'alterent, que ſon teint dévint pâle & livide, il étoit ſous entendu qu'il y avoit eu une grande affaire, où les Turcs avoient été battus.

Si mon Ami le politique après avoir bû ſon caffé, mettoit doucement ſa cuillier ſur la table en la renverſant ſur le dos, cela vouloit dire que les deux armées ont mis bas les armes, & que l'armiſtice eſt ſigné.

S'il avançoit ſa taſſe vers la mienne, & qu'enſuite il la retirat bruſquement en verſant quelques goutes du caffé ſur la table, il étoit decidé qu'une armée avoit repaſſé un grand fleuve & qu'il y avoit perdu quelque monde.

S'il démandoit un pain d'eſpagne & que je repondis qu'il n'y en avoit plus ;

ce-

la vouloit dire, que les vivres manqueoient à une armée.

Si en ſortant de la boutique j'appellois le garçon & que je lui eus dit *non ho ſpiccioli, pagherò dimani*, cela vouloit dire qu'il n'y avoit plus d'argent à la caiſſe militaire d'une grande puiſſance belligerante, & qu'il étoit tems de travailler à la paix, *parceque point d'argent point de Suiſſes*.

Vous vous plaindrez ſans doute, Milord, qu'il n'y a dans celle-ci ni note, ni balet, mais dans la ſuivante je vous donnerai de la muſique, & de la danſe.

LET-

LETTRE XIII.

Milord.

ON a changé ici de ſpectacle. Le directeur du théatre en muſique vient de laiſſer Calypſo dans ſon Isle déſolée d'avoir perdu Télémaque pour donner Démofont qui déſole le public par les mutilations qu'on lui a fait. Cet Opera tel qu'on le remit à Florence n'eſt point connoiſſable. *Metaſtaſio* qui en eſt l'Auteur, brille ſur tout dans les morceaux qui compoſent, ce qu'on appelle en Italie les ariettes. C'eſt dans celles-ci pour l'ordinaire que l'auteur déploie ſon génie, ainſi que le caractère de la piéce. On lui en a ſubſtitué d'autres qui ne rendent ni l'un, ni l'autre. Cette licence eſt commune en Italie, comme je crois vous l'avoir dit ailleurs. On

prend

prend une ariette de l'un, une ariette de l'autre, que le poëte du théatre joint enſemble du mieux qu'il peut; de maniére qu'on met une douxaine d'Operas dans un Opera: cela ſe fait pour la comodité des acteurs, qui par-là ſavent leur rôle ſans l'avoir apris. Les mêmes morceaux qu'ils executent ſur le dernier théatre, ils les ont déja executés ſur vingt autres. On peut comparer ces *Virtuoſi* à ces mandians chanteurs de profeſſion, qui après avoir épuiſé une ville avec une chanſon, vont la chanter dans une autre. Un étranger qui auroit entendu en Angleterre le Démofont, & qui entendroit celui qu'on répréſente maintenant à Florence, diroit que ce ſont deux piéces diférentes. Et afin que la méthamorphoſe ſoit complete, on change la modulation, en ſubſtituant le brillant au pathétique. Une Muſique tout à fait étrangére à la piéce

rend le ſujet étranger au ſpectateur. Il eſt vrai que le parterre y gagne; car il dévient gai dans l'endroit, où il devroit être triſte. Ce n'eſt pas la faute des compoſiteurs de ces derniéres ariettes qui les ayant compoſées pour leur piéces n'avoient pas immaginé qu'elles duſſent ſervir pour d'autres.

Mademoiſelle Buonafini a brillé dans ce ſecond Opera. Sa voix a paru toute autre que dans le précedent. Il eſt vrai qu'elle a impoſé ſilence aux violons qui jouoient bas, & qu'elle a chanté preſque toute ſeule. C'eſt le parti que devroient prendre les *Virtuoſi* qui ont peu de voix, & beaucoup de goût; du moins on profiteroit de celui-ci, au lieu que lorſqu'on ne les entend pas, on ne profite de rien.

Vous aurez ſans doute remarqué Milord, que l'orcheſtre italienne abſorbe la voix. Elle eſt tout-à-fait enſeve-

lie

lie dans les vagues d'une mer inſtrumentale, où elle va ſe perdre.

On ne peut s'empécher de refléchir, combien cet art a varié depuis ſa création. D'abord la Muſique Italienne ne fut qu'une ſimple récitatif accompagné par la baſſe, comme il l'eſt encore aujourd'hui. On y ajouta des ariettes dont l'accompagnement fut auſſi ſimple. Bientôt la maniére des ritornelles commença; elle mena les compoſiteurs à la ſimphonie, qui le conduiſit à un corps complet de Muſique inſtrumentale; de maniére qu'aujourd'hui une ariette eſt un grand concert de flûtes, de violons, de hautbois, de cors de chaſſes, de tambours, de trompettes, de timbales, auquel on a ajouté des paroles qui ſemblent y être de trop.

La même chanteuſe s'eſt diſtinguée ſurtout dans l'ariette fameuſe qui commence par ces paroles.

Se

Se tutti i mali miei
Io ti poteſſi dir,
Divider ti farei
Per tenerezza il cor.

Elle l'a chantée d'autant mieux qu'elle n'a point ſortie des bornes de l'étenduë de ſa voix; car c'eſt un merite particulier à cette *Virtuoſa* de ſe renfermer dans les limites que la nature lui a preſcrit. Il ſeroit à ſouhaiter que les premiéres chanteuſes d'Italie vouluſſent ſuivre ſon exemple. C'eſt à force de vouloir faire beaucoup qu'elles font trop. Elles forcent preſque toujours la nature pour paſſer pour premiéres chanteuſes, ce qui les met au rang des derniéres.

L'expreſſion du chant dans cette ariette qui eſt convénable aux paroles, eſt ſi tendre que le ſpectateur verſeroit des larmes, ſi la muſique pouvoit faire pleurer; mais ſon empire ne s'étend

pas

pas juſques là. Tout l'aſcendant qu'elle peut avoir ſur l'ame, c'eſt de ſe faire admirer. L'expreſſion vocale ſimple reuſſit mieux. Elle va directement au cœur, & l'émut plus aiſément; c'eſt qu'elle eſt le langage de la nature, & que l'autre n'eſt que l'expreſſion de l'art. Quelque illuſion dont la ſcéne ſoit en poſſeſſion, le théatre eſt le tableau de la vie humaine. Et on défigure toujours ce tableau par l'eſpreſſion notée. Il n'eſt pas naturel qu'un amant exprime ſa douleur à ſa maîtreſſe en chantant. Dans la muſique la plus pathétique, il y entre toujours quelque choſe de gai & d'enjoué, qui n'eſt pas propre à rendre une paſſion malheureuſe.

Vous aurez ſans doute remarqué, Milord, qu'on pleure preſque toujours aux tragédies ſimples en vers, & qu'on baille aſſez ſouvent à celles qu'on met en notes. Il eſt vrai comme je l'ai dit

dans ma premiére lettre qu'on a vu des Muſiciens Italiens faire verſer des larmes, comme Egiziello ; mais ſi on y fait bien attention, on trouvera que c'eſt preſque toujours dans des morceaux de récitatif, & jamais dans les airs, c'eſt que ceux-là aprochent plus de l'accent ordinaire qui eſt la voix de la nature.

Quoi qu'il en ſoit, cette ariette a valu à Mademoiſelle Buonafini pluſieurs ſonnets faits en ſon honneur & gloire. Je vous envoie le moins mauvais, car dans ce genre on ne donne guere du bien bon. C'eſt que trop de gens ici veulent monter ſur le parnaſſe par ce chemin, ce qui le gâte.

SONETTO.

Non di acciaro crudel, e distruttore
Dei bei nodi d'amore odioso effetto
E' questa voce, che le vie del core
C' inonda d' ineffabile diletto.

Ma di natura fu dono, e di amore,
Che nel formar costei, dissero, in petto
Gli s'infonda tal' anima, e valore, (to.
Che corrisponda al suo leggiadro aspet-

Quindi stupor non è, se dal bel seno
Schiudon tanta indicibile sorgente
Di grazie, e d'armonìa gli accenti suoi.

E se i suoi mali nel narrarci appieno
Resta indeciso chi sia più dolente,
O lei nel dirli, o nel sentirli noi.

On a auſſi donné un ballet nouveau en demi caractère, où la premiére danſeuſe répréſente le rôle de changeante, & qui l'eſt ſi fort que dans deux minutes, elle change trois fois d'amant. Lorſqu'on introduit un perſonage ſur la ſcéne pantomime, il faut prendre garde de ne pas confondre les caractères. Une femme qui dans un moment ſe jette entre les bras de trois hommes, & qui fait elle-même tous les fraix de l'intrigue, eſt plutôt une proſtituée qu'une changeante. Lorſque l'unité du théatre ne permet pas d'exprimer en danſe, ce qui forme le génie d'une femme incoſtante, il ne faut pas le prendre pour le ſujet d'un ballet.

Mademoiſelle Théreſe Banti premiére danſeuſe a du talent. Elle ſe diſtingue par un terre-à-terre brillant. On ne lui voit point forcer la nature par des élancémens, & de grands tours de

jam-

jambes qui ont toujours quelque choſe d'indécent. Douée d'ailleurs d'une figure aimable, elle prévient le ſpectateur en ſa faveur. Elle danſe au milieu de quatre de ſes freres ſeulement. Il faut qu'une famille ait bien du goût pour la cabriole pour cabrioler toute à la fois. Si le pere, la mere, les chiens, & les chats de cette maiſon danſoient, elle pourroit donner au public le ballet de l'arche de Noë. C'eſt mal diriger une ſociété doméſtique que de donner le même talent à tous ſes membres. La République y perd les avantages que ſon génie lui eut pu procurer d'ailleurs; car parmi tant d'enfans, qui ont d'auſſi bons pieds, il eſt impoſſible, qui ne s'en trouve quelqu'un, qui ait une bonne tête. Un Allemand ayant préſenté à un ſouverain du Nord ſix de ſes enfans, qui excelloient, diſoit-il, dans la repréſentation des piéces du théatre, ce prin-

ce lui dit, il faut que vous ſoyez un mauvais pere pour avoir fait tous vos enfans d'auſſi bons commédiens.

Je vous ai parlé, Milord, dans ma premiére de la danſe héroique, qu'on peut mettre au rang des folies du ſiécle; parceque ſa maladie eſt de ſubſtituer l'illuſion à la réalité; vice intolerable dans un art qui bien combiné, pourroit comme tous les autres ſervir à adoucir nos mœurs & nos manieres; & qu'au lieu de cela eſt réduit à un ſimple ſpectacle ſans autre objet que de ſatisfaire la vuë.

Il eſt tems maintenant que je vous diſe deux mots ſur les autres caractères de la danſe.

On a ſouvent démandé, ſi les compoſiteurs du ſecond rang ont beſoin d'autant d'imagination que ceux du premier? Il n'eſt pas difficile de répondre à cette queſtion. Le génie eſt neceſſaire

à tous

à tous les deux. Cependant il ſuffit à l'hiſtorique de connoître la fable. Il choiſit dans celle-ci ſes victimes. Après qu'il a fait mourir en pantomime une vingtaine de divinités, il a rempli ſa carrière. Du moins les plus grands maîtres de cet art, *Nover* & *Angiolino*, juſques ici n'en ont pas tué d'avantage. *Pic* en a ſacrifié encore moins. Il eſt vrai que celui-ci eſt encore un aprentif tueur, & qu'avec le tems il pourra devenir auſſi ſanguinaire que ſes maîtres. Le plus fort du génie dans ces grands maîtres eſt le genre de mort qu'ils veulent faire ſubir à leurs Heros, & à deſſiner ce qu'ils appellent en terme de l'art, des tableaux, des perſpectives, & des groups.

L'autre a plus de chemin à faire pour arriver juſques au bout. Comme il prend la vie civile pour modéle, & que celle-ci varie à l'infini, il lui faut

plus de diſcernément, des connoiſſances, & des lumiéres, pour en ſaiſir l'enſemble, & choiſir le deſſein qui convient le mieux à ſon ſujet. Or tant de réfléxions n'entrent point dans la tête de ces maîtres, ce qui rend ces danſes auſſi ridicules que les autres. Comment ce ſecond genre de danſe pourroit-il reuſſir, s'il n'a pas même de vocabulaire? Les jambes & les pieds ni ſauroient rendre aucune expreſſion. Après vingt gambades & cent cabrioles, la pantomime n'a fait que ſauter. Cependant elle doit dire au ſpectateur ce qu'elle vient faire ſur le théatre, & à quel deſſein tant de ſauts, & des bonds? c'eſt ce que ſes danſeurs font par des ſignes qui décelent la barbarie de cet art. Lorſqu'un pantomime veut dire au parterre qu'il attend ſa maîtreſſe, il marque avec ſon doigt l'endroit où ſont ſes pieds, ce qui ſignifie qu'elle va arriver. S'il veut déclа-

clarer à ſon confident, qu'il eſt frapé de la beauté d'une femme, dont il eſt amoureux, il paſſe les deux doigt de la main droite ſur le menton, comme s'il avoit beſoin de ſe faire la barbe. S'il veut lui dire que ſon amour eſt légitime, & qu'il veut l'épouſer, il aproche les deux premiers doigts des deux mains qu'il joint enſemble en forme d'union; paſſe pour celui-là, car pour ſe marier il faut ſe joindre. S'il veut prendre le caractère d'un pere, ou d'un rival qui traverſe ſes amours, il fait une grimace; ce qui doit ſervir d'avis au ſpectateur, que c'eſt un bourru. Si c'eſt un vieillard, il prend la meſure avec ſa main depuis ſon manton juſqu'au deſſous de la poitrine; c'eſt-à-dire qu'il a une longue barbe. S'il veut temoigner du mêpris pour une femme dont on dit qu'il eſt amoureux, il met ſon pouce dans la bouche, & pouſſe les dents de devant avec ſon ongle; cela

veut dire qu'il ne s'en ſoucie pas. Si un amant veut dire à ſa maîtreſſe qu'ils peuvent s'entretenir tout à loiſir, il paſſe la main ſous l'oreille en penchant en même tems l'oreille; cela veut dire que le pere, ou le ſurveillant dorment. S'ils veulent s'enfuir, l'un des deux allonge les bras oriſontalement, en les élévant & les abaiſſant tour à tour & pluſieurs repriſes; ce qui en langage pantomime ſignifie qu'il eſt tems de battre aux champs &c. Car voilà à peu près la grammaire de la ſcéne pantomime, qui eſt ſi imparfaite, qu'il faudroit commencer à faire aprendre à nos danſeurs à parler en danſe avant de leur montrer à danſer, car s'ils veulent nous rendre un ſujet en ballet, il faut que nous les concevions. Nos muets dans la vie civile ſe font mieux entendre qu'eux. Ils ont imaginé un langage qui rend leurs idées auſſi diſtinctement que s'ils emploïoient

ïoient la parole. Il eſt étonnant que la pantomime n'eſt point d'idiome & que l'expreſſion danſante ſoit plus muette que celle de nos muets.

Elle n'eſt pas plus avancée à l'égard du deſſein. Les maîtres de ce ſecond genre ne manquent jamais de mettre ſur la ſcéne des lieux communs auſſi abſurdes que ridicules : c'eſt toujours quelque intrigue galante remplie d'incidens, auſſi mal combinés que le plan de la danſe. Il ne leur vient point dans l'eſprit d'y placer une paſſion délicate, où la vertu en triomphant de l'amour, reçoive dans un ballet pantomime l'éloge qui lui eſt du. Il n'eſt pas impoſſible que la comédie en donnant du ridicule aux vices, ne raproche un peu plus les hommes de la vertu, mais la danſe ne faira jamais chez nous cet effet. Auſſi la philoſophie moderne la met au rang, ſi ce n'eſt des choſes dangereuſes, du moins

à celui des inutiles, plus propres à récréer l'eſprit, que mettre un frein à nos deſirs.

Cependant cet art n'a pas reſté oiſif. Il a gagné du coté des gambades, ce qu'il a perdu du coté du deſſein. Je vous ai déja parlé, Milord, de l'activité qu'il a acquis.

Les pantomimes comiques Italiens reſſemblent à des poſſedés; on diroit voir des furies, ce ne ſont point des danſeurs, ce ſont des démons.

Je ne ſais point, ſi les diables d'enfer tout agiles qu'ils ſont, pourroient faire dans ſix minutes ſoixante gambades, & autant de ſauts perillieux, comme ces profeſſeurs. Ce n'eſt point dans une lettre, Milord, qu'on peut parcourir les vices qui ſe ſont introduits dans ce ſecond genre de danſe. Il faudroit un volume entier. Ceux qui ſe ſont mélés de perfectioner cet art, ſe ſont écartés

tés de ſes principes. C'eſt par la danſe qu'on a gâté la danſe, les profeſſeurs n'avoient qu'un pas à faire pour arriver à la nature, & ils s'en ſont éloignés par de longs détours. Après que le véritable pantomime a été détruit, il a fallu avoir recours aux entrechats; car il falloit boucher les trous, pour ainſi dire, que ce vuide avoit cauſé dans la danſe.

Un ballet (quelqu'il ſoit) doit avoir un plan méthodique. Son deſſein doit être uniforme, & ſon intrigue combinée par ſon ſujet. Le ſpectateur doit le voir naître, le ſuivre dans ſes diférentes périodes: Tous les incidens doivent ſe raſſembler à la fin pour lui ſervir de dénouement; car un ballet grave, ou comique n'eſt, ou ne doit être autre choſe qu'une piéce morale, ou critique miſe en danſe. Mais la plûpart des profeſſeurs de l'une, ou de l'autre claſſe ne connoiſſent

pas

pas cet ordre. Leurs idées pantomimes ſont des morceaux iſolés qui ne tiennent à rien. On peut régarder leurs ballets comme des épiſodes, aux quels il manque la piéce: reſte donc les ſauts & les gambades, ce ſont celles-ci aujourd'hui qui font l'honneur de ces pantomimes. Il faut bien que cela ſoit ainſi, car ſi on leur ôtoit la cabriole, il ne leur reſteroit rien.

On voit pour l'ordinaire dans les forces pantomimes un autre ridicule, qui choque également la raiſon & le bon ſens. Je veux parler du mélange des nations qu'on y découvre. S'il eſt queſtion de répréſenter en danſe un mari jaloux, le maître de ballet ne manque jamais d'y méler dans l'intrigue des eſcaramouches, des Polichinels, des Turcs & autres caractères qui n'ont pas plus à faire là, que l'arc en ciel à l'Opera. Il eſt vrai que tous ces danſeurs ne

vien-

viennent d'Eſpagne, de Naples, ou de Conſtantinople que pour montrer au parterre leur agilité en arpentant le théatre dans le goût de leur nations.

En voyant le dégré de force que chacun met dans ſa danſe particuliére, on diroit que l'Europe entiére danſe à l'uniſſon, & qu'elle n'eſt compoſée que de cabrioleurs.

On dit qu'un Ambaſſadeur de la cour de Madrid ayant vû un eſcaramouche ſur le théatre de Turin faire des ſauts qui ſelon lui aviliſoient la gravité de la nation (car vous ſçavez que les eſcaramouches ſont ſujets du Roy Catholique) fit acte d'opoſition au ballet, diſant qu'il ne permetroit pas qu'un Eſpagnol parut en public comme un balladin.

Un Ambaſſadeur Turc ſeroit bien plus ſurpris, ſi en aſſiſtant aux ballets pantomimes Italiens, il voyoit un de ces Muſulmans danſer le rigodon comme un vrai Provenſal. L'agi-

L'agitation dans ces ballets pantomimes ſe fait par gradation ; ainſi qu'un oragan ſe forme dans les airs, & éclate à la fin. Le pas de deux, doit être brillant, celui de trois ſautillant, mais il faut que le pas de quatre ſoit turbulent. C'eſt la regle de proportion dont les grands maîtres du ſecond ordre ne s'écartent jamais. Dans ce dernier les hommes doivent ſauter au deſſus de leur tête, & les femmes montrer leur calſons juſques au deſſus de la ceinture. Si on ne leur voit que le génou, le pas de quatre eſt manqué.

Comme cet art s'éléve tous les jours, & que les grands profeſſeurs cherchent continuellement à s'y diſtinguer, on vient de faire la découverte d'un pas unique, qui avoit échapé aux âges les plus cabriolans. Le danſeur en s'élévant périodiquement fait trois tours dans l'air, & il eſt obligé de retomber ſur

ſes

ſes pieds à la même place, & dans la même attitude dont il eſt parti; ce qui eſt tout juſte la meſure qu'il faut prendre pour ſe caſſer le col. L'établiſſement de ce ſaut perillieux a déja réduit en bequille plus de cent danſeurs. Il faut eſperer, que cet exemple fera qu'on l'abandonnera, ſans quoi la pantomime abandonnera la ſcéne faute de jambes, pour executer ce grand tour de force.

Comment a-t-on pu ſupoſer que la nature eſt ſi danſante, & que pour rendre une expreſſion avec les pieds, il faille s'expoſer à ſe rompre les jambes, & ſe caſſer la tête?

Quoique les diférens couples qui entrent dans la compoſition de ces ballets, repréſentent diférens caractères, & diverſes nations, il faut neanmoins que le parterre ſupoſe qu'ils ſont tous Bretons; Car toutes les finales terminent par une contredanſe Angloiſe, alors le

Chi-

Chinois, le Turc, le Polaque, & le François, qui ne ſe ſont pas encore rencontrés dans le ballet, ſe retrouvent tous enſemble à la fin. Ils doivent oublier leur pays & leur caractère pour ſautiller comme on fait à Londres. C'eſt ici que le génie du maître des ballets ſe déploie, & qu'il doit faire admirer la ſupériorité de ſon talent; car il faut qu'il mette du nouveau dans ces contredances, & qu'il en change la figure de maniére qu'elles ne ſoient plus reconnoiſſables. N'importe qu'elles ſoient extravagantes, & hors de la nature, pourvu qu'elles ſoient nouvelles. Pour que ces ballets terminent avec plus d'éclat, il faut auſſi qu'ils finiſſent en rond en maniére de branle, que tous les danſeurs qui le compoſent s'entrelaſſent, ſe laiſſent, ſe reprennent & paſſant en revuë devant le parterre deux à deux, trois à trois, ou quatre à quatre en courant

& rentrant dans les couliſſes avec la plus grande agitation ; car c'eſt de ces finales que depend le ſort de ces pantomimes.

Le caractère du bas groteſque n'eſt pas plus avancé que le demi caractère, peut-être même l'eſt-il moins. On a été pour ainſi dire, rétirer la nature des bois pour l'eſtropier ſur la ſcéne. Les maîtres des ballets ſe ſont fait une danſe idéale qui n'exiſte que dans leur imagination. On a beau la chercher dans les diférentes ſcénes de la vie champêtre, on ne la trouve nulle part. Une noce de village, une danſe des payſans, un divertiſſement de campagne ſont des morceaux originaux que ces copies ne rendent point. Les payſans, les bucherons, les charboniers qu'ils emploient pour l'execution de leurs ballets, ſont des étres de raiſon qui n'exiſtent que ſur le théatre, où ils les placent eux

mê-

mêmes. On pare cette nature d'une magnificence, dont elle n'eſt pas ſuſceptible. Les payſans pantomimes ſont ſi richement habillés qu'ils ne ſont point connoiſſables: outre qu'ils ſont parés des étoffes les plus brillantes, ils portent des paillettes d'argent juſques ſur leurs ſouliers. Car il faut en bonne regle pantomime que le maître de ballet ruine l'entrepreneur de l'Opera, s'il veut que les danſes reuſſiſſent. Il faut aujourd'hui plus d'argent pour marier deux villageois ſur le théatre, qu'il n'en falloit autre fois pour le mariage d'un Empereur.

Un Seigneur Italien ayant introduit deux de ſes fermiers à l'Opera pour leur faire voir une pantomime champêtre, leur démanda au ſortir du théatre, ce qu'ils penſoient des payſans leur compatriotes qu'ils venoient de voir, ils lui répondirent: *Queſti ſono Cavalieri, che noi altri non conoſciamo.*

Le

Le bon ſens dicte que pour imiter les mœurs, & les maniéres des amuſemens de la campagne, il faut emploier une ruſticité qui leur reſſemble.

On dit que Moliere liſoit ſes comédies à ſa ſervante avant de les mettre au théatre, & qui ſi elle les trouvoit bonnes, elles reuſſiſſoient. Cet excellent comique conſultoit par-là la nature. Si les maîtres de ballet employoient, pour m'exprimer ainſi, cette même pierre de touche, & qu'ils montraſſent leur ballets aux véritables payſans & aux groteſques avant de les expoſer au public, ils verroient qu'ils ſont toujours hors de la nature, parceque ceux-ci ne s'y reconnoiſſent point.

Il ſemble que l'uſage de ſoumettre les productions des arts aux derniéres claſſes de la ſociété, eſt auſſi ancien que les arts mêmes. Apelles célébre peintre de l'antiquité avoit coutume d'expo-

ſer

ſer ſes ouvrages aux yeux du public pour eſſayer ſon jugement. On ſait qu'un cordonier trouva qu'il manquoit quelque choſe à un ſendale : il le dit hautement à ce fameux artiſte qui la corrigea.

Si les maîtres de groteſque expoſoient leur ballets devant ceux qu'ils veulent répréſenter avant de les mettre ſur la ſcéne, le vigneron trouveroit qu'il manque quelque choſe à ſon attitude ; le charbonier, le payſan a ſon véritable caractère, & ainſi des autres, de maniere qu'il ne reſteroit au maître que le deſſein. On dira ſans doute que la ſcéne permet l'illuſion. Illuſion tant qu'il vous plaira, lorſqu'on ne défigure la nature, l'art qui la dirige, eſt imparfait.

Outre l'intrigue du ballet, qui eſt toujours au deſſus du génie villageois, aucun pas (quoiqu'on en diſe) ne reſſemble ceux que les payſans groteſque emploient dans leurs divertiſſemens champêtres.

Je

Je paſſe, Milord, à une autre obſervation qui intereſſe la ſcéne italienne.

Un chanteur, ou une chanteuſe n'ont pas plutôt roulé quelques notes dans leur bouche, ou un danſeur paſſe quelque entrechat, qu'un battement de mains univerſel, & un hurlement général ſe fait entendre dans les airs : de maniere qu'un étranger qui paſſe une ſoirée au théatre, gagne un mal de tête pour huit jours.

Les aplaudiſſemens forment un bruit de guerre ſemblable aux batailles qui ſe donnent chez les peuples ſauvages de l'Amerique.

Le ſexe qui dans les lieux publics garde une certaine décenſe, perd ici la ſienne, il bat des mains, & lache ſon *Bravo* avec autant de bruit & de tumulte que l'autre.

J'en remarquai une Dame qui dans un ſoir caſſa deux eventails pour aplaudir

dir une ariette qui n'en valoit pas un.

Vous ne ſauriez croire, Milord, combien ces aclamations preſque toujours mal placées rétardent les progrès de la ſcéne italienne. D'abord une actrice, qu'on aplaudit beaucoup ſe croit par là ſi parfaite, qu'elle n'étudie plus, ou étudie peu. Elle devient l'enfant gaté de la ſcéne, ce qui lui donne une hauteur & une préſomption qui prévient le mérite. D'un autre coté ces aplaudiſſemens confondent les talens; Car lorſque deux acteurs, dont l'un eſt inferieur à l'autre, ſont aplaudis également, il ne reſte plus de meſure pour juger le quel vaut mieux. Ils ouvrent les portes aux cabales qui engendrent l'eſprit de parti. De là vient que d'excellens génies nés pour la ſcéne reſtent ſouvent à moitie chemin de leur carriére & meurent dans la médiocrité. La répetition des airs eſt encore une

au-

autre violation des loix du théatre. Elle eſt contraire au droit des gens des ſpectateurs.

Il ſuffit qu'une ariette plaiſe à une demie douxaine de partiſans de celui, ou de celle qui la chante, pour que le théatre ſoit en combuſtion. Ils s'opiniâtrent par des cris enormes à la faire recommencer.

Il *Virtuoſo*, ou la *Virtuoſa* qui ne démandent pas mieux, & qui ſont déja d'accord de ce train, font ſemblant d'être honteux d'avoir tant de talent, affectent de ne pas ſortir, ce qui redouble le vacarme, & retient le ſpectateur au théatre deux heures plus tard qu'il ne voudroit.

Lorſque le François étoit en uſage d'interrompre le ſpectacle, il s'étoit du moins acquis le droit de divertir le ſpectateur par des ſaillies, au lieu que l'Italien n'a conſervé que celui de l'étourdir.

A la premiére répréſentation de la piéce *d'Argelie* qui ſe donna à Paris, l'actrice manqua de memoire après avoir prononcé ces premiers vers.

Vous ſouvient-il ma ſœur du feu Roy notre pere?

Auſſitôt une voix qui ſortit du fond du parterre les termina ainſi.

Ma foi, s'il m'en ſouvient, il ne m'en ſouvient guere.

Ce qui excita un éclat de rire univerſel.

A la tragédie de *Marianne*, au moment que l'actrice chargée de ce rôle de princeſſe, portoit à la bouche la coupe empoiſonée, un ſpectateur cria *la Reine boit*. A cette acclamation la riſée fut ſi grande, que la tragédie fut changée en comédie.

Dans une autre piéce quatre actrices ayant paru à la fois ſur la ſcéne ſans acteurs, un quelqu'un cria, *quatorſe de Dames ſont-ils bons?*

Comme l'uſage étoit établi alors

de

de ſifler les répréſentations mauvaiſes, un de ceux qui vendoit cet inſtrument, s'étoit venu loger à côté de la comédie françoiſe pour être plus à portée de vendre ſa marchandiſe. Un ſoir qu'on y donnoit une nouvelle piéce aſſez inſipide, un mouſquetaire qui étoit dans une loge, adreſſant la parole au gardien du théatre, lui cria *Portier faites entrer le marchand de ſiflets*; ce qui changea les baillemens en un éclat de rire de tout le ſpectacle.

Un jour qu'on donnoit le Gentilhomme *Gueſpin*, piéce qui plaiſoit beaucoup à la nobleſſe, & aux grands de Paris, le public qui la trouva mauvaiſe, la ſifla. Alors un ſeigneur de la cour s'adreſſant au parterre dit, *Meſſieurs, ſi vous n'êtes pas content, on vous rendra votre argent à la porte, mais ne nous empechez pas d'entendre des choſes qui nous font plaiſir.* Alors un ſpectateur lui adreſſant la parole, dit en ton de de-

clamateur, *Prince, n'avez vous rien à nous dire de plus?* Et auſſi-tôt un autre ajouta. *Non, d'en avoir tant dit, il eſt même confus.*

On ſait qu'Arlequin devant dans une piéce contrefaire le cri de l'Ane, un ſpectateur croyant qu'il ne rendoit pas bien ſon rôle, ſe mit lui même à imiter la voix de cet animal, & la rendit mieux que lui. *Meſſieurs,* dit alors Arlequin en s'adreſſant au parterre, *d'où venoient ces braillemens; là où eſt l'original, la copie doit ſe taire.*

A la premiére répréſentation d'une de ces comédies qu'on nomme orientales, parceque les caractéres ſont Muſulmans, l'acteur avoit eu ſoin d'y placer un prologue pour avertir le public que la piéce étoit Turque, que l'intrigue ſe paſſant dans le ſerrail, il falloit que le ſpectateur ſe tranſplantat à Conſtantinople. Un marchand de Marſeille qui étoit au parterre cria, *qu'il n'y avoit point de vaiſſeaux en charge pour le Levant.*

Dans

Dans [illegible] autre nouvelle piéce, où le premier [illegible]ur attendant ſa maîtreſſe qui devoit [illegible]er par mer dans un port, [illegible] on a[illegible]it exprès ſur le théatre pour la recevoir, & paroiſſoit fort impatient, parceque la mer étoit tout-à-fait calme. A ce mot de calme, on entendit dans le parterre de ces vens coulis qui ſe font mieux ſentir qu'entendre. A ce bruit ſourd un ſpectateur adreſſant la parole au même acteur lui cria : *Courage, Monſieur l'amoureux, le vaiſſeau arrivera bientôt, car le vent commence à ſouffler*. Cette poliſſonnerie excita un ſi grand éclat de rire qu'on ne put finir la piéce, ce qui fit dire à un ſpectateur en ſortant : *Helas les pauvres acteurs de théatre n'ont pas beſoin d'une grande tempête pour faire naufrage, puiſqu'un ſi petit vent fait échouer leurs piéces*.

Il y auroit auſſi des interlocutoires entre le parterre & les acteurs qui interrompoient le ſpectacle. On avoit

annoncé une piéce qui avoit pour titre = *La vertu perſonifiée en Ve* . Comme on ne la donnoit pas au te marqué, le parterre en démanda la ra pluſieurs fois. A ces cris rédoublés un acteur parut ſur la ſcéne: *Meſſieurs*, dit-il, *nous ne pouvons pas répréſenter cette piéce, attendu que la Veſtale eſt enceinte: lorſqu'elle aura accouché, nous vous la donnerons.*

Mais ſi le parterre trouvoit ſouvent à ſe divertir aux dépens du théatre, le théatre par fois l'humilioit.

A la premiére répréſentation qui ſe donnoit en Province, un ſpectateur qui vouloit imiter le ton de Paris, s'écria au commencement, *ha que c'eſt mauvais!* l'auteur qui étoit caché derriére les couliſſes ſe montrant tout à coup dit au parterre; *Meſſieurs, je ne vous dirai pas que la piéce eſt bonne, car je l'ai compoſée, mais ſi faut-il encore l'entendre avant de la condamner, il eſt vrai que vous avez payé votre argent à la porte, ce qui vous*

donne le de passer sentence. Mais lorsque vous betez un livre, vous, décidez vous frontispice? non, vous attendez à avoir lu. Cependant dès la première scéne vous desaprouvez ma piéce; voyez quel juge vous êtes? L'auteur fut aplaudi, on battit des mains & sa comédie passa. Depuis ce tems là, on a écouté les piéces jusques au bout avant de les condamner.

Il y avoit aussi des châtimens pour les acteurs qui s'émancipoient sur la scéne. Un spectateur ayant crié à un acteur qu'on n'entendoit pas, *un peu plus haut*, le comédien lui répondit, & *vous un peu plus bas*. On s'en plaignit, l'acteur fut condanné de démander pardon à genoux au parterre, c'étoit une amende honorable qu'on avoit imaginé pour punir les acteurs de leur audace.

Cette nouvelle jurisprudence n'étoit que la moitie du tribunal théatrale, il eut fallu que celui-ci fut rétroactif sur

le public qui insultoit [illegible]vent les acteurs. Celui-ci s'en tir[illegible] une subtilité. Il parut sur le th[illegible] avec une chaise à la main sur la quelle il mon ta; *Messieurs*, dit-il, *vous vous plaignez de ce que j'ai dit, un peu plus bas, je vous en fais mes excuses, un peu plus haut.*

Le grand Dufrêne, ce fameux acteur du *Glorieux*, condamné à la même peine pour la même faute, s'en tira avec plus de hauteur: *Messieurs*, dit-il en paroissant sur le théatre. *Je n'ai jamais mieux senti la bassesse de mon état que par la demarche que je fais aujourd'hui.* Le public prit d'abord son parti. Il sentit qu'il devoit se resoudre à perdre un acteur qu'il cherissoit malgré sa fierté, ou à se voir insulté d'avantage, s'il écoutoit le reste du discours. Il l'interrompit en battant des mains.

Le spectacle en musique étoit interrompu comme les autres. Il y a cinquante ans que l'Opera de Paris rassem-

bloit

bloit à une guinguette, où chacun a le droit de chanter pour ſon argent. Le chanteur n'avoit pas plutôt entoné l'air de ſon rôle que l'aſſemblée générale y répondoit. Le parterre, les loges, l'amphitéatre tous faiſoient chorus : de maniere que c'étoit le public qui executoit ces piéces liriques; l'entrepreneur de l'Opera qui étoit chargé des honoraires des muſiciens, & à qui ce charivari portoit préjudice, ſe plaça un ſoir dans le parterre, affectant de prendre ceux qui le compoſoient pour autant d'acteurs. Cria à plaine voix dans un de ces momens de ſilence qui ſuivent les grandes rumeurs; *Meſſieurs, chantez tant qu'il vous plaira, je vous declare que je n'ai pas de quoi vous payer &c. &c.*

La Cour impoſa ſilence au public en envoyant des gardes dans les différens théatres pour ſaiſir ceux qui interromproient le ſpectacle, ce qui rendit tous les parterres de Paris muets, & ils

l'ont

l'ont toujours été depuis. Un Anglois diſoit à ce ſujet, que le Roy de France étoit un grand enchanteur, puiſqu'il n'avoit qu'à vouloir pour couper le filet de la langue de ceux qui avoient le plus d'envie de parler au théatre. Ce ſilence a paſſé au grand théatre de Naples, car apparemment il n'y a que les Princes de la maiſon de Bourbon qui ayent cette baguette enchantereſſe qui rétrecit les fibres de la langue d'un parterre.

Le théatre eſt une petite république, qui a beſoin d'ordre & de police; ſans quoi il dégénéer en Anarchie. Les anciens qu'on veut toujours imiter, y étoient avec beaucoup de retenue. Le mal vient d'une opinion fauſſe que l'on s'eſt formée là-deſſus; c'eſt que lorſqu'un homme a acheté ſa place au théatre, il ſe croit en droit d'en diſpoſer, ce qui eſt une erreur groſſiére. *J'ai payé à la porte*, diſoit dernierément au théatre de Veniſe un de ces ſpectateurs bruyans placé à côté

d'un

d'un citoyen tranquille qu'il étourdiſſoit à force de bat.e des mains. *J'ai payé à la porte. Je ſuis le maître d'aplaudir. J'ay payé à la porte comme vous,* lui-répondit celui-ci, *& je ſuis le maître d'entendre l'Opera, & vous m'en empechez: vous violez mon droit par votre bruit, au lieu que je ne viole pas le votre par mon ſilence.* Réponſe très raiſonnable, & qu'on devroit graver en gros caractère ſur le parterre de tous les théatres italiens.

J'aurois tout plein d'autres choſes à vous dire, Milord, ſur le chant & ſur la danſe; mais ce ſeroit autant de tems perdu, parceque le public eſt ici à moitié de la corruption. Il faudroit remonter le génie italien pour changer le goût de ces théatres. Cet ouvrage ne peut être que celui de la corruption elle même; car lorſqu'elle aura tout gaté dans ces deux arts, il faudra bien les former de nouveau.

Il ne me reſte qu'à vous dire deux mots ſur une prodigalité dont je vous ai déja parlé dans ma premiére. Je veux dire des dépenſes immenſes des Operas italiens & de leurs acteurs.

Rien ne prouve mieux la décadence d'un ſiécle, que le prix exceſſif, qu'on met aux arts de pur agrément. Lorſque les Romains furent corrompus, ils payerent plus leur pantomimes que leur généraux. Et dès lors l'empire fut perdu, c'eſt qu'on avoit donné trop de conſideration à des gens, qui par la nature des choſes n'en devroient point avoir. Les partis des bleus & des verds exciterent des révolutions plus grandes, plus longues, & plus compliquées dans la république, que celles des guerres, qu'elle eut avec des Parthes & des Cartaginois, exemple mémorable dans l'hiſtoire du monde qui devroit bien porter les ſouverains à établir une police dans ce genre d'adminiſtration. Il eſt

vrai

vrai que les chanteurs, & danſeurs ſont trop mêpriſés aujourd'huy dans la vie civile pour cauſer une révolution dans l'état politique, mais ils cherchent à y parvenir par les finances qui dans nos ſiécles eſt la politique par excellence.

Le marchand d'ariettes, & d'entrechats mettent eux mêmes leur talens 291
à l'enchére, & les font valoir ce qu'ils veulent. Ils ſe rendent les maîtres de la place danſante & chantante, & en ſoutiennent le prix. *Non mi volete dare due mila zecchini*, diſoit en dernier lieu très inſolemment un Eunuque à un entrepreneur de ſpectacles? *E bene voi non avrete Opera queſt' anno, perchè non ci è altri che io per il voſtro Teatro, e ſe mi volete, per dio, me gli darete*; Et il les eut.

Il me faut deux mille & quatre cent ſequins, diſoit un vendeur de pas grave à un autre entrepreneur italien, ſi vous voulez jouir de mes aplombs & de mes équilibres. *Ma Signor Monsù*

sù, disoit celui-ci, *le vostre capriole sono molto care, considerate che la somma è grossa, e che due mila e quattrocento zecchini è una gran somma.* Je ne considere rien, je veux les avoir, ou je parts. Et il les obtint. Il est surprenant que les gouvernemens économiques qui ont cherché à prevenir les moindres monopoles, n'ayent pas encore pensé à remedier à celui-ci; on le regarde sans doute comme un objet d'une trop mince importance; mais on s'est trompé. Il est d'une plus grande consequence qu'on ne croit.

Ces payes mal combinées, causent une grande révolution dans l'esprit humain, & c'est peut-être à celle-ci qu'il faut attribuer le rétard des progrès des grandes sciences, dans cette partie du monde. Du moins elles diminuent l'émulation générale en rompant toutes les rélations qu'il y a dans les prix des arts. Elles éteignent les grands talens

qui

qui n'étant plus en proportion des recompenſes, tombent dans l'anéantiſſement. Elles cauſent du refroidiſſement dans les ſentiers artiſtes, qui ſe voyant mis en comparaiſon avec des miſérables chanteurs & danſeurs, aiment mieux enfouir leurs talens que de les faire paroître au grand jour. Elles déterminent plus de citoyen à des profeſſions 293
de pur agrément, de peuples, les campagnes de laboreurs, & les villes d'artiſans comme on là dit ailleurs. En un mot elles donnent une mauvaiſe direction au numeraire. Et il ne faut pas croire que ce ſoit encore ici un petit objet. Il eſt queſtion dans le total d'une ſomme de pluſieurs millions qui forment une circulation vicieuſe &c. &c.

Enfin pour reſumer, Milord, je dis qu'il eſt humiliant pour cette partie du monde, où l'on a ouvert des Academies & des Ecoles publiques pour perfectioner l'entendement humain,

qu'on

qu'on ait fixé les honoraires d'un professeur du droit public, d'un maître de morale, de géométrie, d'algebre, de botanique à cinquante livres [illegible]ins par an, tandis qu'on donne quinze ou vingt mille livres à des acteurs pour chanter quelques ariettes, ou danser un menuet.

Je suis Milord sans autre supplement.

Votre très-humble serviteur.

2 383. 1-6

H0575